

Krzysztof Zanussi

L'humaniste

Élie Castiel

Number 212, March–April 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48690ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (2001). Krzysztof Zanussi : l'humaniste. *Séquences*, (212), 14–15.

Krzysztof Zanussi

L'humaniste

*Des études en physique n'empêchent pas Krzysztof Zanussi de suivre parallèlement une formation en cinéma. C'est à l'École de cinéma de Lodz qu'il fait ses premières armes en tournant de nombreux sujets courts. Avec *La Structure de cristal* (*Struktura kryształu*, 1969), son premier long métrage, le cinéaste gagne la reconnaissance de la critique internationale et se place parmi les plus importants réalisateurs polonais. Il continue son œuvre en adoptant une démarche caractérisée par la profondeur de la réflexion, l'humanisme contemplatif et l'absence rationnelle de tout compromis. Nous l'avons rencontré à Montréal l'automne dernier, à l'occasion de la première de son plus récent film, *La Vie comme une maladie mortelle sexuellement transmissible* (*Zycie jako smiertelna choroba przenoszona droga plciowa*).*

propos recueillis par Élie Castiel



De quelle façon concevez-vous vos films ?

Souvent à partir d'une anecdote, d'un moment particulier. Dans le cas de mon tout dernier film, je pense que l'idée m'est venue à la simple vue d'un oiseau. J'y ai vu une sorte de signe révélateur. J'y fais allusion dans le prologue du film. Mis à part quelques exceptions, le langage du cinéma contemporain est beaucoup plus rétrograde que celui du temps des Resnais ou des Godard. Nous avons perdu quelque chose. Les possibilités que peut offrir le cinéma sont noyées par les vidéoclips et par la télévision. Par ailleurs, le langage réaliste est aujourd'hui tellement exploité, tellement consommé, qu'il nous étouffe. De nos jours, on sait tout

d'un film. Autrefois, seuls les projectionnistes des salles de cinéma, eux qui voyaient pratiquement tous les films qui y passaient, pouvaient prévoir ce qui allait se passer d'une scène à l'autre. Aujourd'hui, les nouveaux projectionnistes sont les spectateurs, trop proches de la télévision, moyen d'expression qui, à travers une quantité énorme de téléromans, leur prodigue ce qu'elle croit être toute la vérité du monde. Car en fait, il s'agit d'un catalogue de banalités qu'on connaît par cœur. Or, il suffit d'une petite distorsion du réel pour arriver à être original.

C'est ce qui explique sans doute la mort d'une certaine cinéphilie. C'est exact. Autrefois, les spectateurs étaient beaucoup plus

engagés, même s'ils ne voyaient pas beaucoup de films, comme c'est le cas aujourd'hui. Si un jour, à Cannes, Antonioni était hué, un an plus tard, les gens faisaient la queue pour voir son dernier film. Il existe de nos jours une certaine apathie vis-à-vis le langage cinématographique. La chute de la Nouvelle Vague y a été pour quelque chose. Le cinéma d'auteur est de plus en plus rare. Faut-il seulement blâmer le public ? Peut-être bien qu'au fond, les spectateurs veulent être plus prudents avant de s'aventurer dans des films prétentieux, des films très souvent vides de sens, des films d'apparence.

Parmi les thèmes que vous abordez, la question du rationalisme et du mysticisme semble vous préoccuper. Ces deux courants de pensée auraient-ils des liens, malgré ce qui les oppose ?

Ce sont des extrêmes qui sont aussi anciens que le monde et, aussi paradoxalement que cela puisse paraître, applicables pour la plupart des sectes religieuses. Par exemple, j'en ai parlé avec des islamistes qui m'ont confirmé cette hypothèse. Nous savons très bien que dans la tradition chrétienne ces deux concepts entrent souvent en collision. Mais à chaque époque, à chaque siècle, on cherche à en faire le bilan. Je suis également d'avis que nous sommes tous un petit peu déchirés entre la perception d'un monde irrationnel, intuitif, sensuel et celle d'un ordre où ne règne que la logique. Je trouve cela fascinant parce qu'au fond, il est fort probable qu'un juge suprême considère ces deux préceptes et en devient l'arbitre. Oui, le juge : celui qui organise les rapports entre les individus et entre les individus et Dieu. Mais il essaie aussi de normaliser ces rapports, d'imposer des normes. Si le juge est absent, nous sommes dans une religiosité (ou, si vous préférez, une morale) tout à fait vague, sans forme. Si par contre le juge prédomine, comme c'est souvent le cas, les religions reprennent leurs dimensions spirituelles, mais risquent néanmoins d'être répressives.

Cette opposition ne reflète-t-elle pas votre propre cinéma ? D'une part, vous avez fait des études en physique, ce qui suppose tout ce côté rationnel. D'autre part, certains critiques vous considèrent comme un cinéaste chrétien. Comment arrivez-vous à concilier ces deux modes de pensée pour arriver à une œuvre tout à fait cohérente ?

On m'a souvent posé cette question. Dans la tradition latine, ces deux oppositions semblent partager le même toit plus souvent qu'on ne le pense. Pour moi, ce sont là des désordres, des langages qui touchent une même réalité. Dans les deux cas, ce sont des formes analytiques qui se présentent toutefois dans des dimensions divergentes. Dans mon expérience avec la science de la physique, j'ai appris beaucoup d'éléments tout à fait applicables en religion. En physique, le nombre de phénomènes que nous voyons est beaucoup plus large que le nombre de phénomènes que nous pouvons vraiment expliquer. Il me semble que la rupture la plus dramatique entre le scientifique (donc rationnel) et le mystique (spirituel) est survenue vers la moitié du XIX^e siècle. Aujourd'hui, il semble y avoir une sorte de réconciliation entre ces deux forces dans la mesure où il y a beaucoup plus de respect pour le mystère, même dans un terrain aussi rationnel que celui de la médecine. On parle de plus en plus de médecines parallèles, pas



L'Année du soleil calme

du tout scientifiques, et parfois valables. À mon avis, le côté du mystère ou de l'inconnu est plus fort que celui que l'on peut expliquer. Je pense que c'est là où réside la vraie réconciliation.

Le plus souvent, ces réponses vous les trouvez dans la foi, cette foi qui génère une forme d'amour. Ou peut-être même l'amour tout court. Exactement. Par exemple, pour le héros de mon tout dernier film, une vie « sans amour » ne compte pas. Elle est tout à fait vide. Dans l'amour, il ne s'agit pas d'une méthode à suivre, mais d'un but en soi qui nous rapproche de la foi.

Le cinéma serait-il donc pour vous un moyen de transcender la vie ? La vie n'est pas explicable. On se fait une illusion si on essaie d'expliquer et d'analyser tous les phénomènes de la nature. Expliquer, c'est une position qui, pour moi, n'a pas vraiment de formulation. Ce verbe me rappelle la tradition rationaliste marxiste selon laquelle l'artiste était considéré comme l'ingénieur de l'esprit, comme quelqu'un qui guiderait le peuple. Une position, à mon sens, très arrogante. Qui peut vraiment comprendre son propre destin ? Je préfère donc partager plutôt que d'expliquer. L'explication, c'est l'enseignement. Encore une fois, la vie n'est pas explicable. Chacun doit trouver son propre chemin pour se rapprocher des deux grandes questions qui ne cesseront jamais de nous hanter : pourquoi sommes-nous sur cette terre et quelle est le sens profond de notre propre finalité ? 